

## Sommaire

B comme Bernard.....	11
La guerre d'Algérie .....	19
Têtes de gondoles .....	25
Suprême.....	33
Dédale.....	43
Couple en kit .....	51
Nationale 7 .....	57



## B comme Bernard

Je venais à peine de poser mes fesses sur la lunette des toilettes lorsque le téléphone se mit à sonner. J'avais pris soin, comme chaque fois que je devais satisfaire mes besoins, de disposer quelques feuilles de papier au fond de la cuvette. En effet, j'avais horreur de ces petites gouttes d'eau qui viennent vous éclabousser le derrière lorsque vous laissez tomber, sans vous méfier, une crotte plus grosse que les autres.

Confortablement installé, je décidais de laisser à mon répondeur la lourde responsabilité de décrocher à ma place, même si je ne supportais pas d'entendre cet appareil débiter mon message aux accents magnétiques et à la banalité affligeante. Malheureusement, à la recherche d'un travail et en contact avec d'éventuels employeurs, je ne pouvais me permettre des annonces originales qui auraient risqué de me faire passer pour un farfelu.

Ma tante Christiane, la demi-sœur de mon père pour être précis, n'avait pas l'habitude de se confier à une machine. Elle bafouilla quelques propos plus ou moins cohérents, mais je compris qu'elle voulait m'inviter à me joindre à sa petite famille pour le repas du dimanche qui s'annonçait. J'avais bien fait de ne pas répondre. Bien que n'ayant pas de projet pour le week-end, je n'avais nullement envie de perdre mon temps dans une de ces réunions familiales qui s'éternisent, et qui finissent toujours par une promenade au parc avec mes cousins et leur chien.

La première crotte était tombée en douceur sur la triple épaisseur du papier hygiénique qui flottait à la surface de l'eau. Mais le poids des suivantes avait fait couler le tout au fond de la cuvette et réduit à néant mon stratagème pour éviter les éclaboussures inopinées. J'étais un peu énervé quand le téléphone sonna une deuxième fois. Était-ce ma tante qui me rappelait par surprise pour me piéger ? Ou alors le directeur des ressources humaines d'une entreprise à laquelle j'avais envoyé un CV ?

Je décidais, cette fois, de répondre avant mon répondeur.

Mon pantalon retroussé autour des chevilles, je piétinais tant bien que mal jusqu'à mon téléphone sans fil. Puis je retournais m'asseoir sur mes chiottes. Une jeune fille, à la voix charmante, m'annonça que j'avais gagné un service à thé. N'étant pas particulièrement accroc à ce genre d'infusion, je poussais un petit cri de joie, pour le moins hypocrite. Elle me demanda si j'avais de quoi noter le code qui me permettrait de venir retirer mon cadeau au magasin. Pour ne pas la vexer, je répondais par l'affirmative et faisais semblant de noter les lettres qu'elle me dictait. Lorsqu'elle m'annonça « A comme Alexandre », j'en profitais pour me livrer à un petit mensonge, lui expliquant que c'était justement mon prénom. J'espérais en fait lui faire avouer le sien, mais elle continua comme si elle ne m'avait pas entendu. Prenant son rôle de commerciale très au sérieux, elle me demanda ensuite si j'étais propriétaire de mon appartement, si j'avais l'intention de faire des travaux ou bien d'acheter une cuisine ou une salle de bains. Je l'interrompais de nouveau au beau milieu de son speech, qu'elle avait sûrement déjà débité une bonne centaine de fois depuis le début de la journée, et revenais à la charge lui rappelant qu'elle ne m'avait toujours pas donné son prénom. Pour l'amadouer un peu, je lui racontais qu'elle ne faisait pas un métier facile et

qu'elle ne devait pas tomber souvent sur des gens patients et sympathiques comme moi !

Je compris que j'avais gagné la partie lorsqu'elle renonça à vouloir me vendre une cuisine intégrée et des robinets de douches. Elle finit par m'avouer que son job n'était pas très excitant, et qu'elle pensait bientôt en trouver un autre, peut-être à l'étranger. Je me gardais bien de lui faire part de ma situation de chômeur, et l'invitais à boire un verre dans un bar de la ville, le soir même. De peur de l'attirer dans un quartier qu'elle aurait pu trouver ringard, je lui laissais choisir l'endroit. Avant de raccrocher, je lui demandais comment la reconnaître parmi la foule anonyme du bar. Elle m'annonça, non sans une certaine fierté, qu'elle avait un tatouage dans le cou. Cette annonce me fit bander et frémir en même temps. Merde alors, une nana avec un tatouage dans le cou !

Au moment où je reposais le téléphone sur le combiné, on sonnait à la porte. Machinalement, j'allais ouvrir, sans penser à remonter mon pantalon. Monsieur Cadet fut un peu surpris de me découvrir dans une telle posture. D'autant plus que sous ma chemise, heureusement assez longue, mon érection ne s'était toujours pas calmée. C'était un bonhomme rondouillard, d'une cinquantaine d'années, qui s'occupait une fois l'an de relever les compteurs d'eau. Il était un peu handicapé pour tenir à la fois son stylo et le registre des colocataires car il était manchot. J'avais appris par ma concierge, portugaise et néanmoins avenante, que monsieur Cadet avait perdu son bras droit au cours de son service militaire, à cause d'une grenade dégoupillée un peu trop tôt. Une mésaventure de jeunesse qui ne l'empêchait pas, bien des années plus tard, d'être un des « membres » les plus actifs du syndic.

Je renfilais mon pantalon et le laissais entrer. Il me regardait d'un air à la fois méfiant et intrigué. Un homme de

mon âge, vivant seul dans un immeuble habité essentiellement par des retraités, ne devait pas avoir bonne réputation. Heureusement que j'étais en bons termes avec la gardienne, car certaines vieilles rombières avaient sûrement fait courir les pires rumeurs sur mon compte.

La jeune femme du téléphone m'avait donné rendez-vous dans un bar au nom qui se voulait branché : Le Croco. A l'intérieur, de jeunes provinciaux bien propres sur eux et habillés tout en noir pour jouer aux parisiens. Avec mon pantalon bleu et mon anorak rouge, je faisais un peu tache. De leur regard carnassier, quelques mâles accoudés au zinc me firent comprendre que je n'étais pas de leur monde. Je les ignorais et passais à côté d'eux, à la recherche de la jeune femme tatouée.

Elle n'était pas venue seule, redoutant sûrement de tomber sur un détraqué. C'est son amie qui me repéra la première, grâce (ou à cause) de mes fringues. Au moment de faire la bise à la jeune vendeuse de cuisines intégrées, j'observais scrupuleusement son tatouage dans le cou. Deux serpents enroulés autour d'une branche à la forme plutôt phallique. Tout un programme ! Rassurée sans doute par mon allure de gentil garçon, son amie nous abandonnait.

Installé à une petite table en face de la jeune femme, je commandais une pression pour faire viril. Puis je me lançais le premier dans la conversation.

— Pour qui sont ses serpents qui sifflent au-dessus de ce sexe ? Lui demandais-je.

A la mine ahurie qu'elle me renvoya, je compris que je n'avais pas affaire à une intellectuelle. Il fallait vite ramener la discussion à des propos plus passe-partout. J'enchaînais.

— Vous venez souvent dans ce bar ?

Le « ouais » qu'elle me donna en guise de réponse ne m'aida pas à alimenter notre petite causerie.

J'en étais à me demander de quoi je pouvais bien lui parler, quand je vis débarquer en face de moi un colosse. Ce n'était pas un de ces freluquets BCBG comme ceux qui avaient essayé de m'impressionner à mon entrée dans le bar. Lui, c'était un dur, un vrai. Un gars carré des épaules et carré de l'esprit. Les tatouages gravés sur ses avant-bras me firent comprendre qu'il s'agissait de l'ex-petit ami de ma conquête d'un soir.

— Tu sors avec des tapettes ? Demanda le gros costaud à son ancienne copine en me désignant du regard.

— Qu'est-ce tu fous avec ce pédé ? Rajouta-t-il.

La répartie dont je faisais habituellement preuve dans les soirées plus raffinées me fit soudainement défaut.

— Pédé toi-même ! Lui rétorquais-je, sans que cela n'ait l'air de l'émouvoir le moins du monde.

Au contraire, il me saisit violemment par le col de ma chemise, me souleva puis m'éjecta quelques mètres plus loin. Au comptoir, les adolescents au physique de figurants de « La chance aux chansons » ne bronchèrent pas. Je me relevais, et voyant revenir sur moi le balaise en fureur, je courais me réfugier dans les WC de l'établissement.

J'étais bien naïf de penser qu'un tel endroit pouvait constituer un refuge convenable. En quelques coups de Docks Martins dans les portes des toilettes avoisinantes, le gros avait retrouvé ma trace. Le cul posé sur le couvercle rabattu de la cuvette, je regardais avec inquiétude le loquet de la porte vibrer sous les assauts répétés de mon agresseur. Il n'avait sans doute jamais digéré de s'être fait larguer par la poufiasse tatouée, et il était prêt à se payer la tête du premier venu qui tournerait autour d'elle, en l'occurrence moi. Non content d'avoir défoncé une grande partie du sous-sol, il réclamait maintenant que je lui livre

mon pantalon et mon slip. Lucide quant à la faible protection qu'offraient les quelques millimètres de contreplaqué qui me séparaient du monde extérieur, je décidais de me plier à ses exigences. Je glissais délicatement mes effets sous la porte ajourée. J'aperçus aussitôt une grosse main velue les récupérer. L'odieuse créature à qui appartenait ce membre viril finit par quitter les lieux, non sans m'avoir une dernière fois traité de pédé.

Pédé ou pas, je n'avais pas fière allure avec mon anorak rouge et mes fesses à l'air. Ne voulant pas finir la soirée comme je l'avais commencée, c'est à dire le postérieur posé sur une cuvette de cabinet, je décidais de prendre mon courage à deux mains et mes jambes à mon cou. Dans le bar surpeuplé, personne ne fit réellement attention à moi et à mon accoutrement. Par contre, dans la rue, je sentis les regards amusés et parfois moqueurs des passants.

Je passais à côté d'une Golf GTI noire, arborant ostensiblement sur son toit une antenne CB, au bout de laquelle était attachée une grosse queue de renard. Sur les deux sièges avant, je devinais les deux amoureux aux tatouages, enlacés l'un contre l'autre tels deux serpents qui sifflaient au-dessus de ma tête. Plus loin, je croisais monsieur Cadet, accompagné de son épouse qu'il tenait de son unique bras par le cou. Lorsqu'il me reconnut, il me fit un petit signe à l'aide de son moignon. M'ayant déjà aperçu dans une position analogue, il n'avait pas l'air surpris de me voir déambuler en pleine nuit, à moitié à poil. Il devait me considérer comme un drôle de personnage, un peu exhibitionniste mais pas méchant.

J'appris quelques jours plus tard de ma concierge que monsieur Cadet était le directeur des ressources humaines d'une grande entreprise qui recrutait. Malgré la précarité de ma situation, je me gardais bien de lui transmettre une

quelconque lettre de candidature. Et décidais de me faire discret, pour un temps, au sein de mon immeuble.

Un matin que j'essayais, sous ma douche, de renouer avec les plaisirs solitaires auxquels sont acculés les célibataires de mon espèce, le téléphone se mit à sonner. Hésitant un moment avant d'interrompre mes caresses sur le point d'aboutir, je finissais par quitter la salle de bains. Les cheveux mouillés, le corps recouvert de gel douche, je saisisais le téléphone avec comme seul vêtement une serviette autour de la taille.

Au bout du fil, une jeune banquière en stage à qui on venait de confier la terrible tâche de joindre les clients à découvert dont je faisais partie. D'une voix suave, elle commençait à m'épeler le nom du conseiller avec qui j'allais devoir prendre rendez-vous.

— B comme Bernard...

Je sautais sur l'occasion pour lui annoncer que c'était justement mon prénom !

